

extraits



archyves.net

yves pagès

prières d'exhumer

*roman*

verticales

1772  
1773  
1774

pières d'exhumation

pières d'e

*Au troisième larron*

Il devait crever pour montrer  
qu'il avait été vivant, lui aussi.

Pier Paolo Pasolini, *La Ricotta*

Enfanté de justesse, Emmanuel a souffert six familles d'accueil d'affilée, revécu autant de fois le même désamour saisonnier dans six fermes à quelque chose près identiques, pratiquant la monoculture intensive de blé, et toutes disposées à accueillir, non sans contrepartie, un énième larbin. Dommage, il aurait pu mieux tomber. On tient ces détails de Liliane, cliente du café *La Favorite* et ex-pupille de la DDASS. Précisons qu'elle ne saurait compatir aux misères d'Emmanuel, son plus faux frère, son semblable. Faute de mieux, l'orphelin aime à conserver le privilège d'être sans égal, fils ou fille unique de personne en particulier. De fait, Liliane ne supporte pas la comparaison. Ses rares confidences sur la prime jeunesse d'Emmanuel ont simple valeur de préambule, sinon de pure diversion. Nul n'en sera trompé, quoiqu'il faille bien avoir été dupe pour un jour cesser de l'être.

La Liliane cynique, médisante, jalouse, se passe de commentaires et cède ici la place à Lili tout court, racoleuse d'âge mûr, répondant aussi, selon les mots d'esprit de la brigade des mœurs, à plusieurs

prête-noms policiers : Liliput, Lilstup, Lilisible, Licite, etc. Et à d'autres obscénités d'emprunt : Pipette, Anesthésie, Fraiseuse, Gingivite, Upsa, évoquant sans détour ni pitié, cela revient au même, les bienfaits fellateurs de sa prothèse dentaire. En hommage à tout ce qu'elle aurait pu vivre sous une forme minérale ou végétale, appelons-la encore Calcite, Rédowa, Kaliénie, Videlle, Lapilli, Pruine, Favus, Omble, Strix, quoique le commerce rituel de son existence la condamne à des noms plus communs : Confesse, Négoce, Amiable, Méprise.

Est-il de plus précieux cadeaux que d'offrir à une esseulée des trottoirs le luxe d'avoir neuf, quinze, trente pseudonymes au lieu d'un ? même si, de mémoire d'hommes, avec Lili, il n'y a jamais eu qu'un unique mot de passe : «cent balles» au rabais et au bout de la passe un silence qui se dédie, recroqueville, parjure. Mais à ceux qui ne l'ont jamais de leurs propres yeux vue, il faut souffler la suite : de loin, vous la baptiserez d'évidence Bouboule, Baudruche, Bibendum pour s'en tenir à la lettre b, sinon Quintal de plumes ou de plomb à seule fin de varier les plaisirs. Pourtant Lili fut, et demeure, si adorablement gloutonne qu'il ne serait jamais venu à l'idée de personne de moquer en elle l'élémentaire viande d'abattage.

Que Lili vive encore de ses charmes tiendrait du prodige si elle cherchait auprès des hommes un rapport sans équivoque, mais il est des malenten-

du physiologiques qui s'entretiennent tout seuls. A la longue, rien ne peut plus les dissiper. De ses chicots creusés par les carences, Lili a d'abord eu horreur. A mesure qu'ils tombaient, elle a pris le parti d'en rire ouvertement, comme pour exorciser sa honte mise à nu. Elle a fini par tirer de ses gencives édentées un revenu imposable. Cette faculté d'adaptation mérite respect. Faute de mieux, son ersatz de sexe buccal constitua longtemps le meilleur fonds de commerce des boulevards Maréchaux, avant qu'elle se rabatte sur les touristes de la place Blanche.

Depuis lors, Lili n'est plus qu'une bouche réduite à une seule expression, un abîme de rentabilité. Une bouche vorace aussi, qui s'avale du matin au soir deux litres de lait, autant de sodas et le double de bière, à défaut de pouvoir mordre dans une pomme, ni mastiquer la moindre viande, même la plus tendre. Passons, puisque de l'abondance inorganisée de ses chairs, Lili ne veut pas entendre parler. On peut tout dire d'elle, brocarder son pauvre râtelier, mis à tremper sur sa table de nuit tandis qu'elle officie à perdre haleine, mais blaguer son sextuple menton, jamais. Le ridicule de Lili a ses limites. Elle veut bien y mettre du sien, s'épingler le fameux dentier en broche, porter ses mâchoires comme pendeloque à chaque oreille ou jouer toute la nuit des castagnettes avec, mais qu'on lui foute la paix sur son poids. Une tare lui suffit à la fois. Elle a déjà donné sa gueule en pâture aux mauvaises langues de *La Favorite* : Miss Bouche-trou, comme

on l'y appelle. C'est le prix à payer pour que ses cent trente-six kilos passent inaperçus. Lili sait pourtant à quoi s'en tenir : ses seules jambes ne suffiront bientôt plus à la porter et sa cinquantaine s'achèvera en petite voiture ou prostrée sur un grabat d'hospice ou, un beau matin, dans la dernière des immobilités.

Bien sûr, Lili, sans cou, épaules, seins, ni haut ni bas du ventre, mais indifféremment bourrelée entre hanches et goitre, aurait pu mettre son cul énorme sur le marché, ce n'est pas son genre. L'obèse faite femme publique éveille un appétit à son image, insatiable, abusif. Le client cherche souvent à peloter une mère nourricière, mais aussi à corriger la cochonne qui se prend pour sa mère. Ces fantasmes-là coûtent au monstre de chairs plus qu'ils ne lui rapportent : des bleus plus ou moins violacés, des abcès mammaires et, à la putain, des congés sans solde. Pour éviter auxdites pouffiasses les brutalités primitives qu'elles inspirent, il suffirait qu'elles aiment ça, mais ce masochisme délibéré, sur le trottoir, n'a pas droit de cité.

Depuis quelques années, Lili préfère donc sucer, sans rien montrer, laisser toucher, ni abdiquer de sa pudeur. Elle a d'ailleurs sa technique pour détourner l'attention et s'abstraire à coup sûr des appétits sadiques de ses clients. Elle produit une sorte d'effet d'optique qui la délivre de ses apparences : Lili triche sur son âge. Elle se fait passer pour une autre qu'on prendrait presque en amitié. On verra, plus loin, que c'est là un artifice sans pareil, une trompe-

rie infallible dont Luca fit les frais un certain *vendredi noir*. Cela dit, Liliane voulait qu'on parle d'elle, c'est fait. Faut-il pour autant abandonner l'autre bâtard-né à son triste sort ?

Emmanuel, fils de peu et orphelin du reste, n'a joui que d'une instruction sommaire. Il a beaucoup appris sur le tas. Dès cinq ans, il advenait au stade féodal de la division du travail : culture des terres, entretien ou dépeçage des bêtes, cuisine domestique, élevage intermittent des autres placés en bas âge et accessoirement chasse et cueillette. C'est une époque que l'intéressé n'a jamais ouvertement dénigrée. Par la suite, on l'a souvent plaint. Emmanuel a laissé faire, découvrant qu'il suffisait d'entretenir la mauvaise conscience d'autrui pour ne plus avoir à ouvrir sa sale gueule enragée par quinze années d'esclavage. Cette rage native, qu'il saura de mieux en mieux taire par la suite, a accompagné toute son enfance, entendons-nous bien sur les termes, il s'agit de l'exécration de la famille française. Pour le reste, il aimait son prochain, c'est encore peu dire, il l'adorait, mais, répétons-le pour goûter justement le plaisir de l'écrire à nouveau : il haïssait en la France chaque famille qui la peuplait ; il haïssait en chaque famille la France qui se repopulait. Avec le temps, sa fureur s'éclipsa ou du moins se para de manières moins offensantes. Sur le tard, il n'y paraissait presque plus rien. Au détour de la plus anodine conversation, Emmanuel se



débrouillait tout de même pour abréger la chose ainsi :

– Moi, vous savez, je suis français d'adoption.

Cela passait pour un compliment, c'était un reliquat de haine. Pourtant, aux dires de Lili, l'enfance d'Emmanuel n'a jamais été qu'une très pâle imitation de la sienne. Qui voudrait se faire une idée statistique de cet enfer gâcherait une après-midi à compter les jours passés entre bestiaux, de l'étable aux prés et des prés à l'étable. Il faudrait y ajouter la somme des nuits blanches, sans méconnaître qu'en période d'insomnie il arrive qu'une éternité s'écoule d'une seconde à l'autre. Lili a perdu beaucoup de temps, là-bas, à offrir ses bras contre rien. Adoptée bienveillante, elle n'aura plus jamais l'âge dont on l'a privée. Nourrie, blanchie, logée à ses dépens, elle ne s'est pas vue vieillir sur pieds, branche mal taillée d'un arbre mort à la souche, quoique cette image ne tienne pas compte d'autres retards incalculables : ces soirs de beuverie entre père et mère nourriciers vécus à huis clos dans le placard de la cuisine ; ces dimanches endurés à la niche, le cou maintenu à la chaîne du chien crevé l'année d'avant et, par superstition sans doute, jamais remplacé sinon par elle ; ces heures subies, la bouche muselée d'un reste de sparadrap, tandis qu'une autre plaie, d'adolescence, saignait entre ses cuisses endurcies ; enfin ces minutes volées au corps mal défendu d'une gamine et payées en retour de onze coups de ceinturon, puis douze, treize, quatorze, quinze, seize zébrures sur le bas du dos, à mesure qu'elle

grandissait sur place. Quelqu'un tente ici vainement de parler par sa bouche. Lili n'aime pas ça.

Une fois ou deux, Lili s'est bien laissée aller à quelque aveu de comptoir, mais on a mal interprété ses propos. Personne ne s'est donné la peine d'écouter, chacun a préféré composer un album d'images pieuses en l'entendant, se figurer un petit calvaire diapositif. On l'a crue sur parole, sans doute, mais pas au sens propre, juste selon les traîtres photogénies d'un malheur convenu, alors qu'entre ses lèvres gercées, été comme hiver, elle ravivait des plaies si parlantes. Sous couvert de compassion, on s'est habitué au filet de sa voix monocorde, on l'a dépourvue des silences qui la punctuaient de l'intérieur et, du coup, platement misérialisée. Lili en a tiré une leçon durable, motus à ce sujet.

Il suffit cependant d'évoquer le triste sort du mioche Emmanuel, de s'en apitoyer à l'excès, pour la faire sortir de ses gonds. Et là, on a des chances d'en apprendre plus sur la déniaisée qu'elle a trop tôt été, sur la corvéable qu'elle demeure, sur la Lili inchangée d'hier et de demain, bonne à faire jouir les autres jusqu'à l'indifférence absolue d'elle-même.

Le soir de sa majorité, Liliane fut priée de déguerpir. Aussitôt dit, aussitôt fait. Les douze coups de minuit sonnés, elle partit s'émanciper ailleurs, sur les bas-côtés d'une départementale.

## PRIÈRES D'EXHUMER

A l'occasion de son dix-huitième anniversaire, Emmanuel connut exactement le même sort, à trois heures près. De ces premiers pas dans la vie sociale, ils n'ont gardé qu'une chose en commun, le vousoiement. Tous deux se refusent depuis cette époque à tutoyer quiconque, le Bon Dieu et ses saints exceptés. C'est la seule convention qu'ils ont empruntée à leurs anciens maîtres, comme si, en marquant leur respect envers n'importe qui, ils espéraient maintenir le monde entier à distance respectable.

Cela dit, on imaginera qu'Emmanuel a vécu un quart de ce que Liliane G<sup>m</sup> a souffert et le goût de nos contemporains pour les martyrs en sera déjà comblé.

[...]



[...]

9

Engendré à flanc de colline, Rémi acheva ses études dans la vallée, puis s'éprit d'une caissière occupant un F2 à loyer modéré sur le coteau opposé. Selon de semblables dispositions du relief, c'eût pu être à Largentière, Saint-Dié, Vallauris, mais il était né à Bar-le-Duc. Au faîte de la ville haute, ses parents tenaient le seul cabinet dentaire du patelin, faisaient leurs emplettes en contrebass, dans la grande rue longeant la rivière, et s'aventuraient rarement au-delà. Pourtant, à vol d'oiseau, il y avait moins d'un kilomètre entre la cité fortifiée et celle de transit, mais, par la route, la colline d'en face, surmontée d'une gigantesque barre de béton, leur semblait hors d'atteinte.

Du vieux bourg, les notables avaient la chose en ligne de mire, mais qui sait ce dont l'imagination est capable pour se rassurer ? En plein jour, ils supportaient une caserne, une fabrique d'allumettes ou un gymnase polyvalent. Et on ne sait quoi d'autre la nuit : un sanatorium peut-être ? d'autant que, parmi ceux qui y séjournaient à prix réduit, on dénombrait des retraités avant terme, des ayants droit cumula-

tifs, des célibataires abusifs, bref le quota toléré des hypocondres sociaux, dont la boulimique Juliette, une caissière du Monoprix que le fils du chirurgien-dentiste se mit à fréquenter sitôt que devenu bachelier, mention très bien.

Dans la foulée, Rémi obtint le permis de conduire et le jouet qui va avec, les dix chevaux d'un modèle d'occasion. Sa famille avait cru bien faire. Qui aurait pu se douter que leur rejeton n'attendait que cela, une voiture, pour changer de caractère ? Bien qu'inscrit en faculté de médecine, il n'y mit pas les pieds. Rémi avait assez d'un moteur turbo à trafiquer le matin et d'une petite amie à raccompagner tous les soirs. Entre-temps, il brûlait des feux rouges, refusait les priorités et s'autorisait quelques pointes de vitesse du versant monumental où prospéraient ses parents à la butte venteuse où Juliette vivait dans vingt-six mètres carrés, placards compris.

Mais qu'il découche chez elle ou qu'il s'emmerde chez eux, Rémi se savait prisonnier des rives droite ou gauche d'un juste milieu provincial, aux deux extrémités d'une plaine si étriquée de mœurs et de végétation qu'on en a déjà épuisé tous les charmes avant de savoir marcher. Pire encore, Rémi finit par s'apercevoir qu'à peine sorti du ventre maternel il était retombé dans un trou, quoique l'idée de comparer une poche placentaire et une sous-préfecture de trente mille avortons soit malvenue. Mais, dès l'entrée au collège, on s'était étonné de sa passion pour le principe analogique.

Au Monoprix, Juliette résistait mal à la tentation. Dès neuf heures, elle bâfrait les invendus des rayons alimentaires : yaourts douteux, fruits blets, œufs plus très frais. On réserve d'ordinaire ces surplus périmés aux urgences humanitaires, mais du matin au soir, Juliette était trop affamée. Elle en payait les conséquences : de fréquents embarras gastriques qui l'obligeaient à quitter sa caisse. La direction eut beau décompter chaque pause sur son salaire, rien n'y fit. A se demander si la gourmandise chronique de Juliette, outre ses incidences sur le chiffre d'affaires, ne servait pas de prétexte à quelques abandons de poste ? D'autant que les toilettes du personnel jouxtaient le hangar où Rémi, embauché sur recommandation, inventoriait les stocks. Mais on risquait à tout moment de les surprendre en flagrant délit d'amours illicites ou de grivèlerie. Le couple clandestin changea donc de stratégie. Rémi déroba des feuilles d'arrêt maladie au domicile familial. Une fois par semaine, ils prenaient désormais congé, légalement.

Même le pire des studios donne droit à des siestes illimitées, surtout quand, du dernier étage d'une HLM aux trois quarts murée, on aperçoit les meurtrières de la demeure parentale en lointains vis-à-vis sans rien manquer du strip-tease de sa copine sur le balcon. Rémi aimait reluquer Juliette à cheval sur la balustrade ou même le buste renversé en arrière par les prodiges d'une cambrure extrême. Au second plan, les contreforts historiques où il était né, trois cent seize mètres au-dessus du niveau

de la mer. Et sous les yeux, la silhouette boulotte d'une fille de paysans. Quant au vertige qui s'ensuivait, le risque était calculé. Du promontoire, leur coït basculait presque dans le vide. Ce vide, ils en avaient besoin pour se donner la chair de poule. Et, face au péril, ils jouissaient de chaque frisson sur toute l'étendue de leur peau abstraite. Pareil cercle vicieux, tant qu'on est deux, contrarie bien des suicides.

La HLM déparait un site historique. Trois mois avant les élections, le maire proposa de dynamiter la barre de béton dont ils étaient les derniers occupants légaux. Ce n'était pas très prudent de vouloir résister encore à une décision votée en conseil municipal et contresignée par le préfet. Les artificiers vinrent placer leurs charges aux points faibles du bâtiment. On convia toute la population à contempler l'attentat de salubrité publique. Et dans la pénombre hivernale d'un dimanche après-midi, chacun rentra chez soi, gens bien mis et petites gens, satisfaits d'avoir partagé l'événement avec ceux de l'autre rive. Rémi, empêché d'assister à l'implosion en direct, se contenta d'extraits télévisés à l'heure des informations régionales. Trois semaines plus tard, quand il revint sur les lieux, en petite chaise roulante, le convalescent ramassa une poignée de porte parmi les gravats et le lambeau de tulle blanc d'une robe nuptiale que Juliette se croyait sur le point d'enfiler.

A tête bien reposée, c'était mieux ainsi : plus un regret à l'horizon. Leur couple, même uni civile-

ment, n'aurait sans doute pas survécu à ce brusque changement de décor.

Quelques jours avant qu'on mette à bas les neuf étages inhabités qui bouchaient la vue aux natifs huppés d'en face, Rémi avait aidé Juliette à déménager l'essentiel du mobilier : deux chaises sur la banquette arrière et le matelas mal ficelé sur la galerie. En chemin, la bagnole manqua un virage et percuta de plein fouet un rail de sécurité avant d'aller déraciner un orme centenaire. Il fallut une minute à Rémi pour glisser son torse hors de l'amas de tôles, mais son genou droit ne répondait plus. Le gauche l'élançait encore par moments, puis plus rien. Il fit rebrousser chemin à ses deux jambes inertes et se cala tant bien que mal sur le siège éventré. Un coup d'œil sur le côté lui suffit. Il crispa ses mains sur ce qui restait du volant : le croissant granuleux d'une lune noire.

Du moment que Rémi s'obnubilait droit devant à fixer le néant dans le rétroviseur ou le firmament craquelé du pare-brise, le pire n'avait pas encore eu lieu. C'était un moindre mal : ne plus bouger au demi-millimètre près, ni envisager l'avenir du moindre geste, juste s'anéantir sur place pour échapper à la fatale immobilité de la passagère. Ainsi espérait-il authentifier sa propre version des faits, celle d'un chauffard parmi tant d'autres, statistiquement décédé un week-end de Pentecôte.

L'accident fit la une du quotidien régional. A la place du mort, ce fut une morte, ladite Juliette C\*\*\*, disparue sans laisser d'adresse, selon la légende figurant sous la photo de l'épave. Une ligne ayant



sauté à l'impression, l'identité du conducteur passa inaperçue. Pour ses parents, l'honneur était sauf puisque leur nom ne figurait pas dans le corps de l'article. Sans pâtir du moindre scandale, Rémi venait d'enterrer sa vie de garçon.

Restait à lui trouver une promesse mieux née que son ex-défunte. Au change, Rémi risquait d'y perdre, mais c'était un sujet difficile à aborder en sa présence. Il accepta la rééducation familiale et la tige de métal qui lui embrochait la jambe gauche, sans rejet infectieux. Du jour où il n'eut plus besoin de béquilles, il reprit ses virées nocturnes, comme si de rien n'était. On ne le croisait plus dans les bars, ni aux dîners d'anciens camarades de lycée. Rémi cherchait des coins déserts pour s'endeuille et claudiquer dans le noir.

Il prit d'abord l'habitude de remonter la rivière jusqu'à la station d'épuration, puis de descendre son cours inverse et ainsi de suite, sans autre raison qu'éviter les questions indiscretes des fils-à-papa issus des mêmes hauteurs que lui. A force de parcourir ces berges sauvages, il y distingua des ombres. Et parmi les silhouettes s'avançant puis se dérobant exprès, il se sentit pris au piège d'un déhanchement bancal mal assorti à leurs pas de loup. Un chien meurtri n'avait rien à faire là, pourtant si. Chaque soir, il revenait se faire peur au pied des talus où se repeuplait la meute à l'affût, trop heureuse de rabattre un nouveau venu, ce rôdeur

filiforme qui venait exhiber sa patte folle par pure coquetterie.

Rémi se mit bientôt en chasse, sinon en demeure d'être chassé, ce qui revient au même leurre érotique. Guetté de longue date, il fut une proie facile et, si on l'en priait, un prédateur redoutable. Plusieurs mois s'écoulèrent sans tarir la source de ces plaisirs furtifs. Mais l'entier département n'y aurait pas suffi s'il s'évertuait à aimer chaque fois un homme différent. D'autant qu'on le relançait souvent. D'anciens amants, prétextant caries et abcès, faisaient même le siège du cabinet dentaire au-dessus duquel Rémi logeait, dans le seul espoir d'obtenir un rendez-vous, et du fils et du père. Décidément, il avait fait le tour des pédales, honteuses ou pas, des environs. Rémi devait foutre le camp avant que certaines idées noires ne le ramènent deux ans auparavant pour lui faire arpenter des territoires révolus.

A quoi bon regretter cette HLM écroulée en grandes pompes et laissée à l'abandon depuis ? Ronces et herbes folles avaient sans doute eu raison des pauvres vestiges. De même, l'idée que Juliette eût un jour existé s'était dissoute dans la tourbe du cimetière. Rémi avait tout laissé en friche. Comment le convaincre d'y revenir, malgré lui ?

Un rêve s'en chargea, dont les symboles arrivaient à pleine maturité, un songe atrocement incarné. Il en eut d'ailleurs les jambes rompues et mal aux cheveux longtemps après son réveil, selon les effets trompeurs d'une anesthésie générale.

Qu'on se figure Juliette reposant à même une sorte de matelas pneumatique. Un parasol, dont les baleines ne tendent plus que de rares lambeaux de tissu, jette sur elle une ombre en croix. A perte de vue, d'autres gisantes bronzent auprès de son tombeau à ciel ouvert. Selon le rituel estival, la plage est comble, mais occupée seulement par des femmes ayant pris congé de la vie. Rémi, lui, rapetissé dans le corps gracile d'un bambin de huit ans, s'infantilise à aligner des algues verdâtres que la marée pousse sur le rivage.

Soudain, une série de vagues, culminant à des hauteurs monstres, inonde le charnier des vacancières, non sans provoquer d'autres métamorphoses, chez l'enfant surtout, qui retrouve par crues successives une taille adulte et son sexe ordinaire, mais en brutale érection. Quoique vertigineusement grandi, Rémi s'aperçoit trop tard qu'il n'a plus pied. Déjà, l'océan s'étend à tous les horizons possibles. Mais peu lui importe que la terre ferme ait disparu puisqu'il flotte sur place et, mieux encore, qu'il se meut désormais en jouant des hanches, et sans se soucier de rien, qu'il respire indifféremment l'air ou l'eau. Seul inconvénient, il est malcommode de ne plus parvenir à débander.

Se laissant couler à pic, Rémi retrouve ses pareils sous la surface et se met à dériver en virile compagnie. Tous semblent jouir des mêmes aptitudes que lui et promènent leur lumineuse nudité au hasard du courant. Il croise d'autres bancs de mâles innombrables, puis, d'un infime ondoisement du bassin,

oblique vers les profondeurs où il parcourt le vaste cimetière qui, tout à l'heure, pourrissait au soleil. D'opulents coraux se mêlent aux dépouilles féminines dans l'obscurité du grand fond sablonneux. Suivant l'alignement des parasols, Rémi cherche désespérément à reconnaître Juliette sous les fleurs calcaires qui couvrent chaque dépouille immergée. Mais à peine a-t-il entamé son périple qu'il se sent pris d'une envie d'uriner. Or, cela ne se peut pas tant que sa verge tend à autre chose.

La suite vire en accéléré. Rémi parvient malgré tout à ses fins mais, à mesure qu'il se soulage, la mer se retire pour n'être plus au bout du compte qu'une petite flaque à ses pieds pissée.

Rémi s'éveilla en piteux état. Le rêve avait opéré sans faire le détail entre la part de son génie personnel et un fatras d'oniriques banalités. Il paraît qu'en la matière on se conjugue toujours ainsi, par identification au pluriel, par castration au singulier. Et puis quoi encore ? Qu'on lui épargne les doctes leçons tirées d'un tardif pipi au lit. Rémi se connaissait tous les symptômes d'homophilie bien avant que l'accident ne mette un terme à sa première idylle. Jusqu'au décès de Juliette, il s'était très bien passé des hommes. Il avait vécu sans, et sans que ce manque ne lui manque vraiment. Après, il se sentit brutalement libre de douter. Comme redevenu vierge au lendemain de l'inhumation, il sentait d'autres envies outrepasser les bornes de sa timidité. Et rien

n'aurait été plus obscène que le mariage d'intérêt que sa famille lui préparait. Rémi était prêt à tout, sauf à remettre le couteau dans la plaie. Autant se torturer l'esprit ailleurs, promener sa boîteuse élégance sur les berges et se fondre dans l'anonymat d'un buisson, ombre accroupie parmi les ombres débraguettées du même sexe.

Quand l'occasion se présenta, de si près qu'il en soupçonna l'odeur particulière, Rémi ne fit pas un geste pour repousser ni épouser le torse qui se pressait dans son dos, il lâcha simplement d'une voix neutre : « Pourquoi pas...? » Cette question, il se la posait depuis longtemps. A l'usage, on pouvait l'entendre comme la marque évasive d'un consentement.

Le matelas où Rémi s'était oublié au réveil finit à la décharge municipale. Il avait tenu à l'y porter lui-même, malgré les inconvénients de sa jambe atrophiée. Sur le chemin du retour, il passa à la Caisse d'épargne empocher le solde de son livret A. Chez le fleuriste d'à côté, il en dépensa la moitié avant de prendre le premier train pour Paris et de s'établir dans un meublé non loin de la gare de l'Est. Ses parents attendaient d'être mis devant le fait accompli pour interpréter les signes annonciateurs de sa fuite. Rémi profitait déjà de sa garçonnière depuis une semaine quand ils eurent l'idée d'aller voir au cimetière : trois cents roses payées comptant et déposées sur la tombe de Juliette. Sitôt fané, l'indécemment bouquet se dispersa à tous les vents.

La page fut tournée sans autre cérémonie. Ce n'était écrit nulle part que Rémi ferait un jour le tapin sur la rive gauche de la Seine, mais il avait frôlé la mort de si près que tout lui semblait enviable à court terme. Par la suite, il s'improvisa garçon de compagnie chez un repenté de la vie monastique, modèle adamique auprès d'un sculpteur ventripotent, novice en arts plastiques aux frais du doyen de l'assemblée sénatoriale, diplômé en dessin industriel par l'entremise d'un retraité du bâtiment, et même informaticien pour finir en beauté son énième cycle d'études sous la coupe d'un immortel à bicornes.

Rémi fit prospérer ce fonds de commerce tant qu'il en eut la force et la faiblesse, toutes deux faisant vibrer la même corde sensible chez ses protecteurs : le gâtisme sentimental. Soumettre leur corps finissant à quelques raclées bien senties ne suffisait pas, il fallait aussi les mater platoniquement. Sa fonction touchait là aux tenants et aboutissants de la nature humaine, petite pute adoptive dans l'intimité, aide-ménagère le reste du temps. Et ce double emploi perpétuel, Rémi en avait soupé. Il aborda la trentaine avec nonchalance, chose rare qui ne lui coûta que six ou sept pères spirituels à renier au lieu d'un.

Engagé à l'essai par une agence de publicité, il excella dans le bidouillage graphique sur écran. Du jour où Rémi toucha sa première paye, une autre page fut tournée. Il s'éprit de Mathieu, provincial sans point de chute, bientôt quitté pour François, bidasse débauché dans le civil, auquel il préféra



Eustache, brancardier mal acclimaté à la métropole, détrôné par René, plongeur d'arrière-cuisines. D'autres n'eurent même pas de prénoms, tant ils furent vite appelés, confondus, oubliés. C'était, chez Rémi, la conséquence fatale d'un subit embourgeoisement. Faute de fréquenter ses collègues de bureau, il emballait de plus paumés que lui et leur grand nombre l'empêchait de s'attarder sur tel ou tel, d'autant que ces jouvenceaux égarés étaient tous dans le besoin matériel de se faire adorer coûte que coûte.

Arriverait-il jamais à se consoler d'être devenu vieux beau avant d'y être acculé ? Rémi entrevit le ridicule de sa position. En lui, l'ex-giton s'offrait une retraite anticipée, le réconfort débilisant de petits mecs à consommer passe sur passe. Et après ? Pour couper court à ces facilités, Rémi se mit à claquer son fric, non pour soudoyer d'autres mignons, sans aucune raison justement. Dans les bars, il rameutait le tout-venant de l'humanité : migrants en escale, farfelus notoires, chômeurs diurnes, mariés dissidents, bibineurs cycliques, brutes dépressives, mais aucun pédé militant. On passait chez Rémi pour un oui, pour un non, qui s'éternisaient en palabres ou parties de Monopoly, n'importe. Cette hospitalité à bras trop grands ouverts noyait le poisson. On ne risquait pas d'amadouer son imminente quarantaine au foyer, ni de la rançonner contre un petit câlin vite fait. Rémi entretenait trop de monde à la fois pour qu'un seul en profite à dessein. Désormais, même les angelots issus d'une puberté indécise le laissaient de marbre. D'ailleurs, il ne baisait plus ses

hôtes que par inadvertance, quand tous les autres plaisirs d'être à quinze enivrés ensemble tendaient à s'épuiser. D'incessantes orgies gravitaient autour de sa chambre, mais sans lui. Rémi se contentait de distraire verbalement cette confraternité en perpétuelle expansion. A quelques exceptions érotiques près, dont Luca fait sans doute partie.

Peu après la défaite irakienne, l'économie de la France périclita au point de paupériser les nantis moyens. Lâché par ses clients koweïti dans de troublantes circonstances, Rémi perdit tout son crédit à l'étranger, puis un contrat d'intervenant chez IBM et enfin le duplex qu'il sous-louait dans le Marais. Ça s'annonçait on ne peut plus mal : trois années de vaches maigres, d'hébergements provisoires et quelques retours au pays, là où sa mère, délaissée puis remariée en catastrophe, se languissait de lui. Par chance, le velléitaire Luca proposa de lui refiler sa piaule et, pour une fois, sut tenir parole. L'endroit était trop mansardé pour que Rémi s'y tienne jamais debout. Il se plia aux nouvelles proportions de cet espèce de cagibi et, du jour où Emmanuel entra dans sa vie, s'y plut.

Comme la solitude était au-dessus de ses forces et l'entretien d'un second lui-même au-dessus de ses moyens, Rémi passait ses soirées au plumard à tripoter le clavier du Minitel. Emmanuel cachetonnait à vingt-huit francs de l'heure pour attirer le client virtuel sur un serveur d'amitiés particulières. Par voie télématique, l'offre excède souvent la demande, du moins quant aux mensurations

annoncées. Sur l'écran, Emmanuel affichait un sexe impressionnant : un canon scié de 22 Long Rifle. Et Rémi, un cul diamétralement opposé, presque le chas d'une aiguille. Et tout à l'avenant, deux poids deux mesures. A se demander qui était le plus dupe de Rémi ou d'Emmanuel, celui payé pour faire le leurre ou le client bluffant sans compter ? C'était à vérifier de vive voix. Ils prirent rendez-vous par téléphone. Une heure plus tard, sans bouger de son lit, Rémi venait de rencontrer Emmanuel.

Rémi avait une tête de plus que la normale, le dos rond, les épaules tombantes et le ventre flasque, Emmanuel aussi, sauf que ce rouquin dégingandé souffrait une seconde jeunesse en se rabattant une frange inégale sur le front. Ils passèrent l'hiver à cultiver cet air de famille entre quatre murs et une soupenne malcommode qui les forçait à se voûter, bousculer, marcher dessus au moindre emportement. Rien ne filtra à *La Favorite* de cette durable liaison. Ils ne s'en cachaient pas, mais ni l'un ni l'autre n'avaient les moyens de se mettre en frais. Et sortir, c'était forcément aggraver des dettes qu'il faudrait bientôt expier en bossant. Sans mourir pour autant, on a parfois envie de se reposer de la vie.

Un RMI partagé équitablement leur laissa un peu de répit avant de tourner la page. Sitôt l'allocation supprimée, Rémi prétextait un contrat mirifique au Moyen-Orient. En fait, il avait rejoint sa province natale. Sans trop y croire, Emmanuel attendait son

retour en paressant au pieu, sauf le dimanche matin où il avait mieux à faire : demander l'aumône devant la chapelle Sainte-Rita après la messe.

Trois semaines plus tard, l'intrusion brutale d'un auxiliaire de justice le mit au pied du mur. On lui réclamait douze mille francs d'arriérés d'EDF et surtout des Télécom. Comme quoi Rémi avait beaucoup usé des messageries roses avant de porter son dévolu sur Emmanuel. Mais l'huissier attendait dans la pénombre. Sans prendre la peine d'enfiler un pantalon, Emmanuel sortit du lit. L'intrus détourna les yeux. L'impudeur d'Emmanuel commençait à faire son effet, d'autant que sa maigreur avait quelque chose de maladif. Au verso d'une feuille de brouillon qui traînait sur la table, il gribouilla :

*Plus de téléphone, plus de lumière,  
plus de chauffage. Moi pareil, plus  
de voix.*

Avant que l'autre ait fini de déchiffrer, Emmanuel improvisa une quinte de toux. Sur un autre pape-lard défroissé, il poursuivit :

*Pour l'argent, il faudra repasser, je  
ne suis pas celui que vous croyez.*

L'huissier n'avait jamais subi pareille fin de non-recevoir, mais son incongruité même plaidait en faveur du pauvre aphone. Pas la peine d'insister donc, il reviendrait sous huitaine.

PRIÈRES D'EXHUMER

*Trop facile, maintenant que vous  
êtes entré dans ma vie, restez-y.*

Emmanuel énuméra ensuite ses antécédents familiaux sur six feuilles volantes. En les parcourant, l'huissier hochait tristement la tête, incapable de soutenir la vision du corps osseux et frissonnant qui lui tournait le dos pour s'épancher encore et encore. Le récit s'achevait ainsi :

*Depuis que je suis à la rue dans  
Paris, je ne connais personne. Hier  
soir, quelqu'un de votre âge m'a  
conduit dans cette chambre. C'est  
de sa faute si j'ai pris froid.*

Sans doute était-ce là un faux-fuyant, mais en est-il de vrai ? Tant qu'à cultiver ses manières de folle ingénue ou de jeune premier, Emmanuel s'agenouilla devant l'huissier, déboutonna sa braguette, flatta l'enflure naissante sous le slip et, comme par enchantement, retrouva la parole pour évoquer ces espèces végétales qui disposent des deux sexes, mais n'éprouvent ni contentement ni déplaisir à se voir butiner. Il répétait là mot pour mot une théorie de Nader qui n'allait plus tarder à se fiancer, d'après les dires du curé de la chapelle Sainte-Rita, mais, avant de croire sur parole, il faut bien essayer.

— C'est gentil de me faire une fleur, mais vous, c'est laquelle, votre préférée ?

[ . . . ]

[...]

Rita (1381-1447) n'a jamais été citée en exemple par ses illustres contemporains. Prenons acte cependant du culte dont elle fit l'objet dès le milieu du xv<sup>e</sup> siècle. Toutes sortes de paysans dévots revenaient chaque hiver déposer roses séchées et figues confites sur son tombeau, au monastère de Cascia, en Ombrie. Sa première *Vie* fut écrite en 1610 par le moine Agostino Cavallucci da Foligno, qui avouait ne se référer qu'à des sources orales. Il semble en outre s'être inspiré d'une toile peinte divisée en sept compartiments, dont on a perdu la trace depuis. L'hypothétique iconographie détaillait les temps forts du calvaire de Rita : les affres de sa mise au monde vu le grand âge de la génitrice ; sa très chaste puberté sans autre passe-temps que la gènesflexion ; son mariage d'intérêt avec un nobliau aux mœurs dissolues et brutales ; son veuvage éploré suite à l'assassinat de l'époux pourtant revenu à de bons sentiments ; le providentiel rappel à Dieu de ses deux fils sur le point d'occire le meurtrier de leur père ; sa retraite au couvent compliquée de brimades, mises à l'écart



et diverses manifestations de la jalousie féminine ; enfin, une mystérieuse petite vérole vouant Rita aux puanteurs de la surinfection *ante mortem*.

La dévotion populaire l'élut patronne de la fécondité tardive ; de l'apiculture, en hommage au prétendu essaim d'abeilles qui aurait pénétré l'adolescente sans la déflorer ; des femmes battues et des syphilitiques, en souvenir de la plaie putride qui faisait au front de l'agonisante comme un troisième œil. De proche en proche, on voulut voir en elle l'avocate de toutes les causes désespérées, mais cette dérive n'était pas exempte de superstitions.

Un siècle et demi après le décès de Rita, l'Eglise se décida à réagir en séparant le bon grain de l'ivraie : d'un côté, une vie de famille sans intérêt ; de l'autre, une vocation religieuse. On résuma d'une phrase sibylline les atermoiements de ses quarante premières années d'existence. On exalta en revanche dans une centaine d'ouvrages le martyre d'une veuve moniale, grande mystique et stigmatisée. Mais, de jour en jour, la liste des prodiges que le bas-peuple lui attribuait prenait des proportions inquiétantes. Il fallait couper court aux pèlerinages spontanés à Cascia, aux offrandes sur son monument funéraire et aux légendes qui voulaient que sa maison natale ait été la seule à ne pas s'écrouler lors du tremblement de terre de 1599. On n'avait déjà que trop attendu. Urbain VIII la béatifia le 16 juillet 1627 et fit inscrire ce diminutif pourtant vulgaire - *Rita* - au grand martyrologe romain. Le recadrage de son aura, dévoyée par des rites

païens, valait bien quelque entorse au droit canon. Le souverain pontif lui dédia une église au pied du Capitole, sans même attendre que la bienheureuse fût consacrée sainte.

Dès lors, la renommée de Rita passa les frontières. En témoignent plusieurs hagiographies en langue espagnole, des ex-voto offerts par la famille royale du Portugal au Vatican et l'érection en terre brésilienne, vers 1720, d'une basilique à son nom. L'extension du culte à l'étranger amena l'ordre des Augustins à solliciter l'ouverture d'un procès en canonisation. Il débuta le 8 mars 1738, mais fut interrompu deux jours plus tard, sans motif officiel. L'audition de pèlerins miraculés et autres témoins des mystères imputés à Rita avait dû indisposer la curie. Après plus ample réflexion, Léon XIII canonisa Rita et, par la même occasion, procéda à l'approbation de ses miracles et au décret *de tuto*, le 24 mai 1900, jour de l'Ascension et lendemain du grand envol d'aérostats, ballons captifs et montgolfières marquant l'inauguration, en France républicaine, de l'Exposition universelle.

Au début du siècle, Rita devint une sorte de sainte à tout faire, comme les bonnes du même nom. Dans les faubourgs parisiens, filles de joie, flambeurs de casino, opiomanes, ex-bagnards, cirrhosés, forains, paysans en exode, bouchers hippophagiques, malades vénériens, tricards des fortifs, travestis, toutes et tous s'en réclamaient, sans qu'aucun sanctuaire n'unifie sa célébration. L'oubli fut réparé à la fin des années 40. On rebaptisa une égli-

se du xv<sup>e</sup> arrondissement en son honneur. Mais les prostituées du quartier Pigalle, qui refusaient de se déplacer rive droite et ne voulaient pas pour autant se vouer à d'autres saintes, eurent raison des résistances de l'Evêché. En 1951, sous leur pression, la paroisse fit l'acquisition d'un appartement en rez-de-chaussée, 66, boulevard de Clichy. Une fois les cloisons abattues, on incorpora des briques de verre dépoli dans le mur de façade, en guise de vitraux. Ainsi, seules les femmes averties pouvaient se douter que l'immeuble abritait une chapelle. C'était l'effet recherché, faire rentrer dans le rang ces putains de brebis galeuses, sans que les fidèles riverains n'en sachent jamais rien. Restait à dégoter une bonne au curé. En embauchant la Marguerite, on ne pouvait pas mieux tomber.

Marguerite aurait pu ne jamais exister. Ses non-père et non-mère avaient tout essayé, la sieste dominicale et deux intentions de prière par semaine couchées sur le registre paroissial, en vain. De l'avis du médecin, la période idéale de fécondation tombait entre deux cycles hémorragiques de sa partenaire. Ils tentèrent leur chance une décennie durant. La Première Guerre mondiale mit un terme à ce galop d'essai. Après l'armistice, le mari revint à la charge, douze fois l'an, toujours rien. Mais persévérer encore, selon les superstitions des aïeux, c'eût été risquer d'engendrer un chat noir, un chou rouge ou une rose des sables. Il semblait contre-nature

d'insister, leur enfant demeurerait inconcevable. A la longue, ses infoutus géniteurs finirent par perdre l'habitude de s'honorer.

Tous deux approchant la quarantaine et leur imagination cédant le pas aux pires lubies du sommeil, ils faisaient souvent le même rêve. L'épouse se voyait disparaître dans un haut-de-forme, puis réapparaître en tenue d'Eve, un lapin dans chaque main, tous deux sortis par les oreilles d'un double-fond vaginal. L'époux, vêtu d'une simple peau de bique, se voyait pisser au pied d'une souche qui, revivifiée à mesure, prenait l'apparence d'un arbre généalogique dont la dernière branche, morte, se brisait net alors qu'il essayait de s'y pendre. Au réveil, ils se devisageaient sans plus oser bouger, comme deux chiens de faïence. Le reste du temps, une suspicion mutuelle leur gâchait l'existence. A chacun, le docteur avait incidemment parlé de stérilité. L'un des deux empêchait donc l'autre d'arriver à ses fins. A-t-on idée de choisir un chauve qui vous arrive au menton ? Et d'élire une maigriote qui farde mal sa moustache et ses taches de son ? Mieux valait éluder la question et faire chambre à part, la pauvre sur sa couche esseeulée et l'éternel mari sur le divan du salon.

Depuis leur nuit de noces, trente ans venaient tout juste de passer, si vite. Pour l'occasion, ils burent chacun une coupe de mousseux et finirent la bouteille au lit. Il y avait si longtemps que cela n'était pas arrivé, mais il suffit d'une fois. Ils ne perdaient rien pour attendre : presque quatre kilos à la naissance.



La maman de Marguerite fêtait son demi-siècle quand la mioche souffla sa première bougie. Quatre ans plus tard, le papa prit une retraite anticipée suite à un infarctus. La petiotte fut tout de rose langée, bercée et sauvée in extremis d'une méningite aiguë. Raison de plus pour la gâter, du moins autant que leurs pensions d'instituteurs le permettaient, en anciens francs qu'il faudrait diviser par cent aujourd'hui. Six années de suite, le maître d'école répéta : «Très douée, cette gosse.» De quels dons osait-on parler ? Le soir, Marguerite avait surtout des parents à demeure qui surveillaient ses pleins et ses déliés au millimètre près et la pressaient de réciter les tables de multiplication après le *pater noster*. Eux s'irritaient à l'idée que leur fille vienne à faire la maline. Chacun à sa place : les riches ont des facilités, les autres n'ont qu'à travailler. Sans effort, point de talent. C'était un curieux mélange de morale laïque et de prêchi-prêcha cul-béni. Quand leur gamine décrocha le brevet supérieur, la question se reposa abruptement : et après ? Marguerite envisageait de devenir juriste. Pour qui se prenait-elle ? Seuls les gens aisés prédestinent au barreau l'aîné de leurs garçons. Et puis, cinq ans d'études, c'était trop cher, trop dur, trop long. Surtout pour devenir l'avocate de quelques causes perdues d'avance.

Marguerite suivit des cours de sténographie et obtint un poste de secrétaire à l'École normale. L'année suivante, elle épousait un réfugié anarchiste italien, Massimo, modeste employé de la voirie

parisienne, qui repavait les chaussures accidentées malgré son penchant naturel pour l'émeute. En l'an 1936, Marguerite fut l'une des premières femmes enceintes à réclamer le même salaire que ses collègues et autres sous-fifres du sexe opposé. Avec désormais deux jumeaux à charge et une famille qui la suppliait de choisir entre un destin de mère et son travail, ce n'était pas le moment de lever le poing. Tout comme son mari, elle obtint quelques primes, aussitôt dévaluées par l'inflation galopante. Bon an mal an, ils joignirent les deux bouts jusqu'à la guerre. Mais Maxime, alias Massimo, dont on avait francisé le patronyme lors de sa naturalisation, fut fait prisonnier avant d'avoir appris à nettoyer l'embouchoir de son fusil. Pendant quatre ans, Marguerite assura seule la subsistance d'une paire de rejetons et du beau-père qui se relevait la nuit pour voler dans le placard de la cuisine le chocolat rationné des jumeaux, mais n'en mourut pas moins de faim.

Les agents de la préfecture s'étant racheté une conduite par un ersatz d'insurrection, Paris fut libéré par d'autres qu'eux : les gaullistes à particules, les camarades anti-boches et leurs alliés américains. Mais, après tout, Marguerite s'en foutait. Chaque matin, elle faisait la queue, place Clichy, devant le Ciné-Gaumont, qui accueillait les bidasses sortis des stalags et, plus rarement, un lot de civils en pyjamas à rayures, si décharnés qu'on les faisait descendre du camion sur des brancards. Maxime n'arriva qu'à la fin du printemps 45, de fort mé-

chante humeur. En captivité, il s'était mis à chiquer, boire, goûter la gauloiserie virile et maudire sa bonne femme qui se la coulait douce à Paris. Marguerite eut peine à le reconnaître. La-bas, on avait changé son homme du tout au tout. Les journaux pouvaient bien enterrer la «bête immonde», pour elle, l'occupation ne faisait que commencer. De retour au foyer, le soldat vaincu tenait sa revanche. Enfin en pays conquis, Maxime mit à sac les provisions, renia ses mômes, puis, de dépit, rossa leur mère en alternant coups de poings et de ceinturon. Six années auraient presque suffi à le faire crever d'un ulcère, mais un voisin se chargea d'éventrer l'époux tortionnaire à la fin d'un bal de 14 juillet. Le meurtre tombait à pic. Marguerite rêvait depuis longtemps d'un tel divorce à l'amiable. Les deux fils, en revanche, réagirent en adolescents bornés. Eux qui l'avaient toujours voué aux feux de l'enfer. Maintenant que c'était fait, le maudit papa retrouvait grâce à leurs yeux. A les entendre, ils ne laisseraient pas longtemps ce crime impuni. La veuve eut vent de leur projet de vengeance, suite à l'achat d'un pistolet. Sur les conseils du curé, elle les dénonça à la Vierge Marie, puis au commissariat du coin. L'arrestation donna lieu à un échange de tirs nourris. On releva un cadavre sur le pavé, puis son sosie. Les deux jumeaux venaient d'y passer.

On devine dans quel état de confusion mentale Marguerite acheva sa reconversion mystique. Elle voulait rentrer dans les ordres. Le confesseur qui l'avait prise en pitié la supplia d'y renoncer. A court

d'idées, il évoqua la place de femme de ménage qui restait à pourvoir dans une chapelle voisine, récemment ouverte aux âmes les plus égarées. Elle sauta sur l'occasion et succomba peu après d'une crise cardiaque. Quand on retrouva le corps, près de la niche où trônait Rita, Marguerite tenait entre ses mains raidies une feuille volante où l'on avait cru bon d'abrèger le calvaire de la sainte.

Pour succéder à Marguerite, on s'enquit d'une servante plus expérimentée, Tamara, qui fit valoir ses références et un indiscutable entregent. N'avait-elle pas d'abord servi de dame de compagnie à une comtesse russe blanche ? Au passage, elle énuméra les noms de ses derniers patrons en date, que du beau monde calotin. Mais elle se garda bien d'évoquer d'autres antécédents, de jeunesse. A seize ans, Tamara avait décroché le premier prix de piano du conservatoire de Moscou avant d'être déplacée au gré des tournées triomphales et des offensives allemandes. En 1943, la lauréate finit dans un camp de travail pour ex-Slaves. Rééduquée par un gradé SS, elle apprit sur le tas un nouveau métier : femme de chambre. Ses mains calleuses perdirent là beaucoup de leur virtuosité.

La guerre s'acheva sur un curieux statu quo. A peine les Américains étaient-ils parvenus aux portes de son baraquement que les Soviétiques rappliquaient à leur tour. Après négociation, Tamara eut trois heures pour décider : voulait-elle rentrer au

pays ou en visiter d'autres, plus à l'ouest ? Elle choisit la ville lumière, capitale des arts et des lettres. C'était tout à son honneur, mais sans espoir de débouchés. A Paris, on lui fit ravalier sa vanité de jeune concertiste vedette. Tamara se contenta de pianoter au cours des soirées mondaines d'une sénilité du tsarisme en exil, puis d'épousseter son demi-queue, enfin de toiletter sans autre cérémonie la grabataire. Une place se libéra au 66, boulevard de Clichy. Elle mourut vieille fille, après vingt ans de bons et loyaux services auprès de feu Rita.

Alice, débarquée au milieu des années 70 des favelas insurgées de Lisbonne, prit la relève. Elle fit reluire la sainte à l'encaustique. On eut beau lui expliquer qu'il s'agissait là d'une simple copie en polyuréthane, elle s'obstinait à cirer la relique et à frotter chaque veine patinée du faux-bois. A la moindre remarque, elle usait de sa langue maternelle pour faire l'insolente, puis demandait en français : «Peuh... par... par... pardon...?»

Ce double-jeu finit par la rendre totalement bègue. On lui avait toujours connu un débit saccadé, mais Alice butait désormais sur chaque mot. Haché menu, son sabir en devenait impénétrable, d'autant qu'il culminait parfois en de spectaculaires crises d'étouffement. Le curé lui conseilla un orthophoniste qui la mit d'urgence en observation dans un service hospitalier chargé des troubles respiratoires. Asthmatique au dernier degré, Alice souffrait

en outre d'une sensibilité allergique aux poussières ménagères ainsi qu'à la pollinisation des roses et des œillets. Il fallut songer à lui trouver une suppléante.

Dans la chapelle, l'annonce d'une candidature spontanée jeta un froid. Personne n'y avait songé depuis cinquante ans, mais puisque le cas se présentait. Le curé pouvait-il refuser le poste à la plus fidèle de ses ouailles ? Sans compter que le mendigot Emmanuel, qui ne manquait jamais de faire la manche après la messe, avait eu l'art de présenter la chose comme un acte de pure contrition. Engagé une semaine à l'essai, l'homme de ménage donna entière satisfaction et fut poignardé peu après, cédant la place à Judith, dernière bonniche en date.